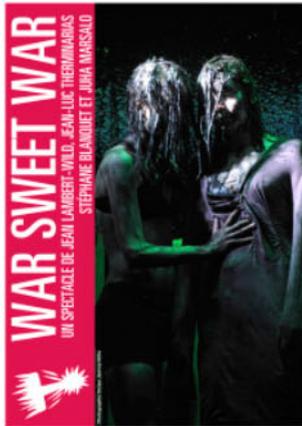


Hier au théâtre

Passionné de théâtre, je donne mon avis sans concession sur les pièces auxquelles j'assiste dans le but de vous aider à choisir parmi la multitude de spectacles parisiens. Bonne lecture !

La gémellité gore et éprouvante de War Sweet War

hieratheatre / Il y a 6 jours



Les effluves faussement doux d'un gâteau empoisonné condamnent à mort le duo de jumeaux de *War Sweet War*. De cette performance composée à huit mains se dégage un choc esthétique et sensoriel vertigineux et une interrogation sur l'éclatement d'une cellule familiale sur fond de tragédie guerrière et totale. Le spectacle ne dure qu'une heure mais on ne sort pas indemnes de cette expérience théâtrale traumatisante et glaçante. Un triomphe applaudi dans la belle église du CDN de Dijon.

Un couple prépare la fête d'anniversaire de leurs enfants. Gâteau, chapeaux et masques sont de sortie mais d'emblée un malaise se dessine. Des ballons noirs éclatés, une banderole « Home sweet home » détachée, et des masques de cambrioleurs effrayants configurent une ambiance pour le moins lugubre. Et les surprises s'enchaînent pour le pire : la mère empoisonne le gâteau et l'apporte tranquillement aux bambins. Des rires enfantins en voix off offrent un contrepoint effroyable à la scène d'infanticide accomplie hors-champ.

Partant d'un fait-divers monstrueux, ce spectacle imaginé par Jean Lambert-Wild et Stéphane Blanquet, joue sur les ellipses et sur l'absence de motivations du couple. On ne saura jamais pourquoi ils ont assassiné leurs enfants. Leur suicide laisse entendre une forme de repentir mais qu'en est-il vraiment ? Cette esthétique du mystère et du doute s'avère fascinante.

Cette performance non-verbale s'appuie sur un décor spectaculaire fortement inspiré de la B.D et du cinéma : cette maison hantée se divise en deux étages aussi bien différenciés que fusionnés. Le processus du split-screen participe d'une poétique du dédoublement troublante : le haut représente le monde des vivants, lumineux tandis que le sous-sol symbolise des limbes blafardes et bleuâtres terrifiantes. Le frigo sert de portail burlesque vers l'autre monde. La frontière entre les vivants et les morts paraît alors tenue mais tangible, tout du moins au départ. Au fur et mesure de la représentation, les barrières s'écroulent et les quatre zombies vont et viennent sans se préoccuper d'une quelconque cohérence. La progression vers un floutage référentiel rend compte avec éclat de la réflexion sur l'au-delà qui préoccupe les auteurs de *War Sweet War*, titre horriblement ironique. Dans cet espace dédoublé parfaitement à l'identique, l'insalubrité et la puanteur de l'Enfer finissent par contaminer le plafond apparemment sous contrôle dans un écoulement poisseux et repoussant de mazout collant, sang noir et aliénant. Le double décor se superpose et se confond dans une poétique de l'ubiquité dérangeante.

Choisir un duo de jumeaux comme protagonistes de cette terrible histoire amplifie d'autant plus ce phénomène d'altérité et de ressemblance hallucinante : Olga et Elena Budaeva, Pierre et Charles Pietri déambulent frénétiquement dans des convulsions signées Juha Marsalo. À mi-chemin entre une léthargie plombante et une épilepsie dingue, le quatuor s'ébat tels des morts-vivants désespérés, prisonniers d'un entre-deux étouffant. Le corps devient le prisme privilégié de la folie contaminante des personnages. Ils se cachent, se cognent, chutent, se caressent, se cherchent sans cesse. La musique oppressante de Jean-Luc Thermanarias complète ce sentiment de malaise prégnant.

Hier au théâtre

Passionné de théâtre, je donne mon avis sans concession sur les pièces auxquelles j'assiste dans le but de vous aider à choisir parmi la multitude de spectacles parisiens. Bonne lecture !

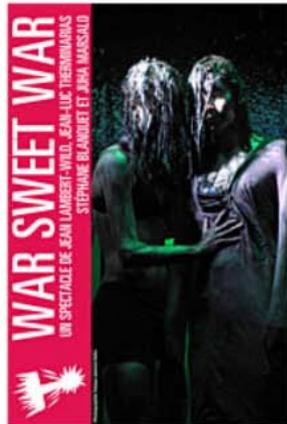
Ce théâtre d'images choc propose des fulgurances visuelles édifiantes : à quelques minutes du final, l'un des jumeaux tente de laver son frère de ses crimes dans une un but cathartique dérisoire tandis que la jumelle accomplit le même geste avec sa sœur. La synchronisation de ce vain nettoyage éclate dans toute son horreur. La culpabilité ou les remords ne semblent pas éblouir les personnages et le double devient alors la matérialisation d'un ego en proie à l'hébétéude et à la souffrance. Inutile de se leurrer : s'évertuer à rendre propre la saleté d'un meurtre atroce ne conduit à rien. Enduits d'une couche de liquide noir et gluant, le duo de jumeaux s'enfonce dans les sables mouvants du néant.

Ainsi, *War Sweet War* constitue une aventure éprouvante dans les eaux troubles de la guerre intestine d'une famille. Ces quatre fantômes incapables de trouver leur place dans un monde ravagé par la banalisation de la violence. Spectacle hybride et total, cette variation sur le thème universel de la guerre prend aux tripes et ne laisse pas de provoquer un sentiment glauque d'écoeurement chez un public ébahi et estomaqué. Un vrai travail d'orfèvre. ♥♥♥♥♥



© Tristan Jeanne-Valès

WAR SWEET WAR
Théâtre Dijon-Bourgogne (Dijon) avril 2014



Spectacle conçu par Jean Lambert-wild, Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo, mis en scène par Jean Lambert-wild, avec Olga et Elena Budaeva et Pierre et Charles Pietri.

Variation tragique de la locution anglosaxonne exaltant la douceur du foyer familial, "**War Sweet War**" constitue un spectacle performatif hors-norme conçue à partir d'un faits divers, de ceux qui résultent de la tragédie ordinaire qui transposent dans le monde plébéien la tragédie antique apanage des êtres d'exception, en l'espèce, celle du carnage familial avec des parents qui se suicident après avoir tué leurs enfants.

Ce spectacle singulier sur l'indicible et l'irreprésentable résulte d'une partition quadricéphale dépourvue de contenu textuel et d'approche psychosociologique qui procède du syncrétisme entre l'expression corporelle diligentée par le chorégraphe **Juha Marsalo**, la musique avec le compositeur de musique électro-acoustique **Jean-Luc Therminarias** qui a créé un univers sonore angoissant, et le théâtre avec le comédien et metteur en scène **Jean Lambert-wild** et le graphiste-plasticien **Stéphane Blanquet** qui ont élaboré la dramaturgie, avec la collaboration de **Hervé Blutsch**, et conçu la scénographie.

Par ailleurs, l'argument est traité sous un angle conceptuel singulier, qui ressortit du postulat, celui d'un monde ordonné et structuré par - et autour - de la théorie de la guerre et de la stratégie militaire qui, appliquée en état de paix à une population civile, investit le territoire de l'intime.

Elles induisent un climat de paranoïa généralisée qui place l'individu dans un état de tension et de peur qui ne peut se résoudre que par l'actionnement de la pulsion de mort. L'homme est sa propre arme de destruction massive et l'ennemi ce n'est plus l'autre c'est soi.

Le parti-pris, également singulier, consiste à explorer le moment transitionnel de l'entre-deux, entre la perpétuation des infanticides et le suicide des meurtriers, mais non par un procédé narratif linéaire et chronologique mais par l'interpénétration de deux temporalités différentes qui se matérialise par la superposition de deux espaces scéniques identiques, celui de l'avant et celui de l'après, le premier allant être "contaminé" par le second car ils communiquent par une sorte de faille temporelle ce qui entraînent une double présence possible du même corps.

Ce positionnement "irrationnel" qui trouble et perturbe la perception est rendu possible par la proposition scénographique qui, empruntant aux techniques formelles de la bande dessinée et du cinéma, repose sur un espace scénique en noir et blanc, très graphique, dédoublé et superposé, représentant le même espace domestique.

Tout commence avec un homme tétanisé sur une chaise dans une cuisine dévastée et une voix off, une voix féminine qui dit - prédiction ou injonction ? - qu'au terme d'un décompte de 100 tout sera consommé. Jour de fête, les parents font les clowns devant des enfants hors champ dont la présence ne se manifestent que par des rires.

Mais les ballons sont noirs, la banderole "War Sweet War" ne semble guère de circonstance, les clowns portent des masques lugubres et angoissants et le gâteau d'anniversaire est empoisonné. Puis les rires cessent, les parents sont (dé)possédés, le sang qui suinte des murs est une encre noire qui les engluent

comme des mouettes mazoutées. Et les corps diffractés se télescopent dans une danse macabre d'une violence ultime.

Les corps disloqués sont parcourus de mouvements incohérents, saccadés et convulsifs, se heurtant aux meubles et aux murs, alternant avec des phases de relâchement, comme s'ils n'étaient plus que le siège de réflexes archaïques sous l'empire du système nerveux qui injecte ses derniers signaux électriques.

Orchestré par **Jean Lambert-wild**, cette immersion dans une quatrième dimension repose donc sur la dramaturgie du corps. Les officiants sont deux couples de jumeaux, danseurs de formation, **Olga et Elena Budaeva**, et **Pierre et Charles Pietri**, qui délivrent une excellente prestation sous la direction de **Juha Marsalo**, qui a notamment travaillé avec Carolyn Carlson, et qui pratique une danse "organiciste" qu'il qualifie de "chorée du corps en mouvement".

Puissant, violent, radical. Du théâtre de la sidération.

MM

Jusqu'à la lune et retour

par Aline Pailler
Le site de l'émission



le samedi de 20h30 à 21h



Avec Jean Lambert-wild « Mon amoureux nouveau pommier » « Comment ai-je pu tenir là dedans? » et « War sweet war »

29 minutes 26.01.2013 - 20:30 +



Mon amoureux nouveau pommier © Tristan Jeanne-Valès

Avec Jean Lambert-wild, directeur de la Comédie de Caen, auteur et metteur en scène, dont trois spectacles sont à l'affiche cette saison :

► Création « Mon amoureux nouveau pommier »

de Jean Lambert-wild, Stéphane Blanquet, Léopold Frey et François Royet

Avec Chiara Collet et la participation d'Aïme, voix Marcel Bozonnet

Production Comédie de Caen Centre Dramatique National de Normandie

Coproduction Théâtre National de Chaillot

C'est une parabole poétique de la condition humaine, avec en mots et en images : l'histoire d'un pommier qui achève le dernier hiver de son existence, Jean Lambert-wild et Stéphane Blanquet montrent le cycle toujours renouvelé de la nature, défi à la mort.

Cette leçon de sagesse et d'espoir s'incarne dans les métamorphoses de l'arbre au fil des saisons :

le printemps riche en fleurs et en promesses, l'été gorgé de fruits lourds, les péripéties de l'automne durant lequel le cocon de la vie se libère et grandit en se nourrissant de toutes les pommes sauf une ! la survie miraculeuse de cette dernière qui, seule, accompagnera jusqu'à l'hiver celui dont elle est issue, avant sa germination future.

Un très ingénieux dispositif visuel transforme en arbre la narratrice de ce récit à la symbolique puissante, mais au discours poétique, simple et imagé.

Une belle leçon de transmission, qui offre aux plus jeunes une réponse à des questions essentielles.

► Les représentations :

- Comédie de Caen, Théâtre des Cordes : du 28 janvier au 8 février 2013

- Scène nationale 61 à Alençon : les 13 et 14 février 2013

- Théâtre de Chelles : les 4 et 5 avril 2013

- Granit, scène nationale de Belfort : les 23 et 24 mai 2013

etc ...



Comment ai-je pu tenir là dedans ? ©Tristan Jeanne-Valès

Du 21 février au 1er mars 2013 - Nouveau Théâtre de Montreuil, 93100 Montreuil

► **En tournée « Comment ai-je pu tenir là dedans ? »**

d'après La Chèvre de M. Seguin d'Alphonse Daudet

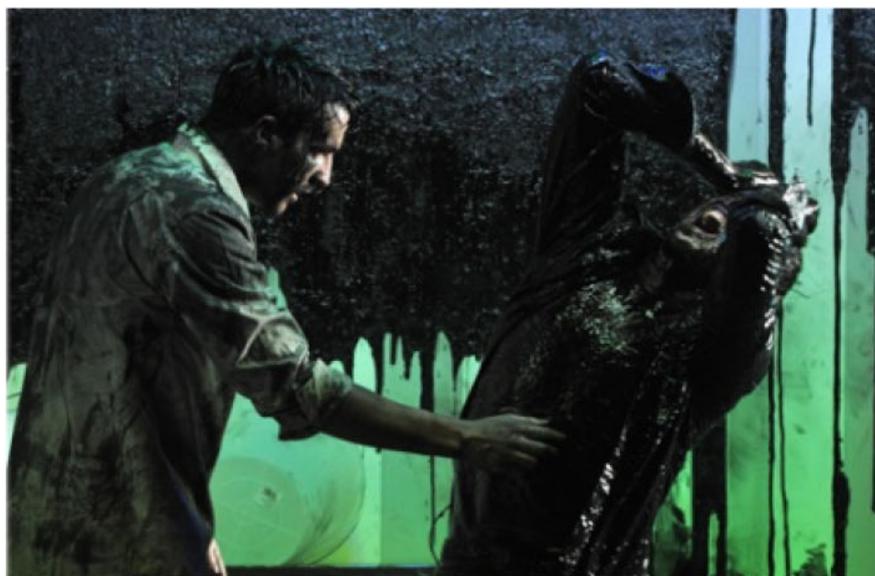
Une fable de Stéphane Blanquet & Jean Lambert-wild

Après sa nomination aux Molières 2010 puis son succès au festival d'Avignon qui conduit ce spectacle à travers le monde avec plus de 200 représentations à son actif, la fable de Jean Lambert-wild et Stéphane Blanquet inspirée de La Chèvre de M. Seguin continue sa tournée nationale et internationale.

Cette pièce pour petits et grands dévoile un univers fantasmagorique, un voyage visuel féerique et déroutant.

Le texte d'Alphonse Daudet est un hymne à la liberté, certes au destin tragique, qui illustre la soif d'indépendance, quel qu'en soit le prix. La comédienne, seule en scène, évolue sur une tournette divisée en quatre espaces.

Elle campe, avec grâce et détermination, cette chèvre guidée par la voix d'André Wilms, le narrateur et accompagné par la musique onirique et parfois inquiétante de Jean-Luc Therminarias et Léopold Frey.



War sweet war ©Tristan Jeanne-Valès

Du 5 au 7 février 2013 à la Comédie de Caen, Théâtre d'Hérouville

1 square du théâtre - 14200 Hérouville-Saint-Clair

► **« War sweet war »**

de Jean Lambert-wild, Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo

« Le point de départ de *War sweet War* est un fait divers : un père et une mère qui tuent leurs enfants avant de se donner la mort. Comment liez-vous le fait divers à la question de la guerre ?

Parce que nos comportements sont directement liés à notre environnement. Et dans notre environnement, il y a cette composante extrêmement puissante qui est la guerre. La pression devient de plus en plus forte, mais on ne parvient pas à la reconnaître, à l'identifier, et cela génère des réactions de ce type. Mais c'est un tabou, on est là dans du non-dit. On n'en parle pas, on ne va pas en parler, parce que le reconnaître, ce serait reconnaître quelque chose de peut-être plus violent : que nous sommes, à des degrés divers, complices.

Pourquoi placer la guerre au cœur du foyer, de la cellule familiale ?

Parce que le propre justement de l'évolution de la guerre, et de l'évolution de sa représentation aujourd'hui, c'est qu'elle a tout rendu poreux. Elle s'est infiltrée partout : il n'y a plus de cellules, plus de cellule familiale. Tout explose, on n'a plus d'abri. Pas un endroit où vous lui échapperez. Elle est là, comme une amie un peu inquiétante. Et elle génère des peurs qui à leur tour génèrent des représentations, et qui vivent chez vous, avec vous, à vos côtés. Derrière «home sweet home», il y a forcément «war sweet war». Jean Lambert-wild



Jean Lambert-wild, directeur de la Comédie de Caen
©Comédie de Caen

► Colloque international de la critique 2013

Du mardi 5 au jeudi 7 février
Comédie de Caen, Théâtre
d'Hérouville, square du théâtre
14200 Hérouville-Saint-Clair.

Pour la troisième année consécutive la Comédie de Caen organise, avec l'AICT - Association Internationale de la Critique de Théâtre, en partenariat avec l'Université de Caen, le Panta Théâtre et La Renaissance à Mondeville, un colloque international de la critique, dans le cadre de L'Astrolabe.

Rendez-vous désormais pris avec des observateurs venus d'autres pays, tous membres de l'AICT Association internationale des critiques de théâtre.

Certains d'entre eux participeront aux sessions de travail, ouvertes au public, autour notamment des représentations de *War Sweet War* créé la saison passée et repris cette année.

Thème(s) : [Littérature](#) | [Littérature Jeunesse](#) | [Théâtre](#) | [Vidéo](#)

[Lien\(s\)](#)

La Comédie de Caen, le site ...

Centre Dramatique National de Normandie, CDN . 32 rue des cordes - 14000 CAEN - Réservations : 02 31 46 27 29.

En vidéo " Mon amoureux nouveau pommier "

extraits du spectacle ...

En vidéo " Comment ai-je pu tenir là dedans ? "

extraits du spectacle ...

En vidéo " War Sweet War "

extraits du spectacle ...

Du 21 février au 1er mars 2013 au Nouveau Théâtre de Montreuil

« Jean Lambert-wild nous livre ici sa vision de la fable. Troublante, envoûtante, sa lecture donne à percevoir l'humeur secrète de l'écriture de Daudet. » Le Dauphiné Vaucluse

Entretien avec Jean Lambert-wild, directeur de la Comédie de Caen et metteur en scène.

« War sweet War » d'où part ce nouveau projet en collaboration avec Stéphane Blanquet ? Je voulais faire une tragédie contemporaine à partir d'un fait divers. Avec Stéphane Blanquet, on a créé la scénographie, la dramaturgie et la fable ...

Colloque international de la critique 2013, y aller !

Du mardi 5 au jeudi 7 février 2013 au Théâtre d'Hérouville. Rendez-vous désormais pris avec des observateurs venus d'autres pays, tous membres de l'AICT Association internationale des critiques de théâtre, dont certains d'entre eux participeront aux sessions de travail, ouvertes au public ...

THÉÂTRE - ACTUALITÉ

Comédie de Caen / Jean Lambert-wild / Jean-Luc Therminarias / Stéphane Blanquet / Juha Marsalo

WAR SWEET WAR

Publié le 18 décembre 2012 - N° 205

Jean Lambert-wild, Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo associent leurs talents pour une œuvre polyphonique en forme de tragédie moderne sur les horreurs de la guerre.



Crédit photo : Tristan Jeanne-Valès Légende photo : War sweet war, une tragédie pour la modernité.

La guerre hoplitique, menée en phalanges au son de l'aulos, ne connaissait que la victoire collective. Le chœur des soldats bataillait d'un même geste. Aujourd'hui, selon Jean Lambert-wild, la guerre « *s'est infiltrée partout* » ; elle a contaminé tous les esprits, « *elle a tout rendu poreux* » et organise les rapports entre les individus. Il faut donc que le théâtre adapte la tragédie à la modernité : au chœur de la tragédie grecque, qui expurgeait les passions des hoplites, doit succéder une nouvelle forme. Jean Lambert-wild et l'aréopage de créateurs réunis autour de lui s'y essaient. Partant de l'idée que la guerre est partout, ce spectacle choisit d'en montrer les effets au cœur de l'intime, dans la famille. Désormais « *home, sweet home* » est devenu « *war, sweet war* ». Le point de départ du spectacle est un fait divers : un homme et une femme tuent leurs enfants avant de se donner la mort. Un dernier goûter d'anniversaire, des ballons et des bougies, des masques d'animaux sur le visage des assassins pour cacher leur douleur (peut-être, dans le foisonnement d'images terrifiantes du spectacle, la plus poignante), et le carnage commence.

La Terrasse

Apollon et Dionysos

La scénographie divise l'espace en deux : en haut, les vivants, en bas, les morts. Deux décors strictement identiques, comme l'avant et l'après d'une scène de crime. Deux couples de comédiens jumeaux se partagent les rôles : Elena et Olga Budaeva, Pierre et Charles Pietri. Chorégraphiée par Juha Marsalo, cette interprétation en forme de performance fait coexister les deux strates, comme joueraient ensemble le meurtre et son remords, le passage à l'acte et son regret, la vallée de larmes de l'ici-bas et la damnation éternelle de l'au-delà. Le temps de la torture s'étire, aux limites du supportable. Les corps se crispent, se tordent, s'empoignent et se déchirent, peu à peu recouverts par un épais goudron qui suinte des murs. Cette étrange matière gluante fait naître de magnifiques images, que les lumières de Renaud Lagier font flamboyer. Comme *Le Cri*, de Munch, ou certains portraits de Bacon, les tableaux imaginés par Jean Lambert-wild sont plus tonitruants que ne pourrait l'être un texte, plus suggestifs que ne le serait tout discours. La musique de Jean-Luc Therminarias accompagne les corps et parle pour eux, entre hurlements, agonie chuchotée et râles douloureux. Au terme d'un long calvaire, les vivants et les morts se retrouvent, dans un monde dévasté, mais enfin réconcilié. Au cœur de l'être, plusieurs forces se déchirent : la tragédie révèle que ce conflit gît au cœur même de la vérité. Toute réconciliation se fait donc dans la mort. Reste aux vivants, qui vont au théâtre, de réussir peut-être à transformer le conflit en dialectique. Ils feront ainsi triompher la raison, même si, comme le dit Nietzsche, la philosophie naît d'une décadence de la tragédie !

Catherine Robert

PERFORMARTS

WAR SWEET WAR, LA GUERRE EST EN NOUS

Mercredi, 14 Mars 2012 18:43

Une maison, une famille des plus normales, l'anniversaire de l'enfant de la famille... Une soirée qui s'annonce sous les meilleurs auspices. Mais, tapi dans l'ombre du profond de notre être, le *War sweet War* élimine le *Home sweet Home*, idéal de cette famille modèle. Pourquoi ? Parce que la guerre est ici, présente en chacun de nous, perceptible mais nous ne la voyons pas ! Elle ne nous cerne plus, elle ne rode plus à pas de loup, elle nous possède, insidieuse, larvée... Et puis un jour, elle éclate ! Alors le tragique sourd du quotidien de ce terrible huis-clos et laisse le spectateur anéanti.

« Demain la guerre se construira une nouvelle demeure au milieu de nos meubles. Elle habitera chez nous sans trop de bruit, ni trop de sang »

Jean Lambert-Wild



(c) Tristan Jeanne Valès

Jean Lambert-Wild, le plus jeune directeur de Centre Dramatique National, celui de Caen en l'occurrence, se fait vite reconnaître comme metteur en scène par ses partis-pris radicaux ; une appropriation spécifique de l'espace scénique où se mêlent, à parts égales, tant dans le fond que dans la forme textes, musiques, chorégraphies. Les ressources des nouvelles technologies sont bien souvent mobilisées. Dans cette conception de spectacle total, Jean Lambert-Wild aime le travail collectif et ses spectacles ne sont jamais signés de sa seule main, mais collectivement. La pièce est ainsi signée à part égale. Il se considère juste comme celui qui tient la barre, maintient le cap. Il compare l'espace scénique à un navire qui vogue à la recherche de nouveaux océans. L'argument de ce spectacle est tiré d'un fait-divers réel dont Jean Lambert-Wild s'empare comme prétexte pour nous tendre un miroir, un terrible miroir piégé. Ici, la tragédie n'a plus besoin de dieux, elle joue sans eux. Nous sommes seuls face à nous-même et nos tréfonds ne sont pas beaux à voir.

PERFORMARTS

War sweet War, le monde est en guerre, nous en portons les stigmates. Pour sortir de ce cycle infernal, quel texte dire ? Quelles paroles énoncer face à cet état de guerre permanent ? Comment l'exorciser ? L'extraire, l'éradiquer ? Jean Lambert-Wild choisit le silence des mots : pas de dialogues, de textes, de voix Off. Seuls interviennent des comédiens-danseurs, le décor et la musique. Un comble, pour cet homme de l'écrit qu'est aussi Jean Lambert-Wild ! Il nous laisse naviguer à l'aveugle, dans un entre-deux, entre théâtre et chorégraphie. Peut-on parler de performance et de performeurs concernant les acteurs ? Nous n'en sommes pas loin !

Omniprésence du double

Le *double* marque de sa présence obsédante le parcours dramatique de Jean Lambert-Wild et War sweet War ne déroge pas à la règle.

Commençons par la scénographie signée Stéphane Blanquet. Le décor, un appartement ou une maison dédoublée sur un étage à l'identique ; mêmes pièces, même configuration, séparé par une bande noire. Les différentes pièces cloisonnées par des panneaux s'offrent aux yeux du spectateur comme une œuvre de Gordon Matta-Clark. Une maison que chacun d'entre nous pourrait habiter...

Ce décor est maintenu à escient à une certaine distance du public, nous verrons plus loin que cette mise à distance, possède une réelle importance dans la perception du spectateur. Hormis cette habitation, rien d'autre sur le plateau. Bien vite, l'on s'aperçoit qu'ils sont marqués de différences. Les pièces sont les mêmes mais autant l'étage supérieur est vivement éclairé, les murs immaculés, autant la base est plongée dans la pénombre, des objets, des appareils ménagers manquent. Les murs, les meubles sont maculés d'une matière noirâtre et poisseuse qui dégouline du plafond, c'est-à-dire de l'étage supérieur. Le dédoublement indique, ici, une idée de temporalité, un avant et un après.

Deux personnes vivent dans cette habitation : un homme et une femme. Eux aussi sont dédoublés. Ce qui porte le nombre de personnages à quatre. De ce fait, Jean Lambert-Wild nous pose ici une drôle d'équation, un plus un n'est pas égal à deux. Cette équation semble souligner une aporie, une impossibilité d'échapper à la tragédie.

Un homme et une femme, quatre personnages ! Une magie de l'ubiquité ? les performeurs sur scène sont jumeaux dans la vie réelle : deux jumeaux, deux jumelles.

Il faut, d'ailleurs, saluer ici le superbe travail effectué par Jean Lambert-Wild et le chorégraphe Juha Marsalo avec ces quatre performeurs. Les deux couples, hommes et femmes ne se voient pas, n'ont pas de points de repères, jouent à l'aveugle et pourtant leurs jeux et leurs chorégraphies sont calées à la perfection. Nous sommes plongés dans le dédoublement, avec une extrême finesse : qui joue qui ? Qui joue où ? Nous voilà entraînés dans une douloureuse et accablante perturbation, d'autant que de nombreuses scènes se jouent simultanément. Voilà pourquoi le décor est placé à une certaine distance du public ; une juste la distance pour semer la confusion.

Comment savoir qui est qui ? Dans ce jeu de l'indistinction, nous voici piégés !

La perspective est faussée malgré la frontalité du dispositif scénique. En effet, que suivre, qui suivre ? La partie haute, la partie basse ? Il n'y a plus de point focal auquel se référer. Et la musique, oppressante et incessante de Jean-Luc Therminarias, autre complice du metteur en scène, nous entraîne dans ce maelström, nous laisse sans répit et contribue au malaise général.

Le parti-pris de cette mise en scène est loin d'être strictement formel. De fait, ce dédoublement paradoxalement se joue à trois. Les deux personnages, leurs doubles spectraux -des *zombies* selon les termes même du metteur en scène- et le spectateur. Encore une équation paradoxale que nous pose Jean Lambert-Wild : un plus un égale trois. Le spectateur, mis à distance, ne sait plus le comment ni le pourquoi et éprouve dans son corps même les éclaboussures de cette gangue noirâtre, de ce sang, de cette violence inexplicable, nous plonge dans nos propres dédoublements ; comme les mains de Robert Mitchum dans le film *La Nuit du Chasseur* où sont tatoués *hate* sur l'une, *love* sur l'autre.

Le fait accompli, le geste accompli

L'implacable machinerie dans laquelle nous emporte Jean Lambert-Wild tient sa force du fait accompli en jouant du hors-champ où l'horreur a pris naissance. Cette maison transformée en un labyrinthe *split-screen*, dans ce huis-clos où s'engluent les personnages, pas d'explication préalable ; rien auquel nous puissions attacher prise. Pas de psychologie donc ! Nous restons exsangues et impuissant, devant ces séquences où les personnages tentent de laver leur crime, de le faire disparaître. Tout geste, toute tentative mène dans le sens de l'enfermement. Les murs, les meubles des pièces sur lesquelles ils se frottent, se heurtent, rend impossible toute échappatoire. Le travail de Juha Marsalo se trouve là ! Faire parler les corps, partir des gestes, mais ne surtout pas chorégrapier...

PERFORMARTS

L'immaculé du second niveau se transforme à mesure du temps, une terrifiante abstraction à la *Trouble Every Day* provoquée par les corps qui s'expriment dans les deux assertions du terme *noires* : Plus le couple tente désespérément d'effacer les traces indélébiles, plus le blanc, l'immaculé de l'innocence se couvre de traces, se noircit. Chaque frôlement, chaque coup de chiffon vient étaler plus encore l'abomination du crime perpétré. Les corps de l'homme et de la femme se couvrent de la noirceur du sang, de la noirceur du monde. Les mots ne seraient alors que symboles bien dérisoires d'un reste d'humanité. D'humains en *zombies*, Jean Lambert-Wild joue avec les limites du grotesque, ainsi dans cette scène où l'homme accumule des seaux qui ne vident rien. Mais le grotesque n'a-t-il pas partie liée avec la tragédie ? La tragédie antique n'a jamais refoulé le comique.

D'humains, nous sombrons dans l'inhumanité de l'aveuglement, comme cet homme et son geste absurde d'accumulations de seaux, propres, blancs, sortis du magasin ou de l'usine -*Les temps modernes* de Charlot- l'accumulation vient se dessiner en filigrane.

La guerre tend paradoxalement à rendre la mort invisible. Comment voir celle-ci puisqu'elle est en nous ? Souvenons-nous de la première guerre du golfe, pas de cadavres ; de notre système économique, pas de victimes. Anonymat parfait d'une guerre qui ne dit plus son nom ! *interventions, pacification, assistances, secours* sont les mots creux qui font état de cette guerre qui n'a pas lieu pour reprendre Baudrillard. *Spéculation, profit* sont les mots qui résonnent dans cette danse de guerre.

Que reste-t-il à faire ? Dans une scène, l'homme et la femme s'essuient mutuellement. Leur peau nue apparaît, tentative désespérée de se laver de leurs crimes, de retrouver une dignité dans l'ignominie de leur acte. Y aurait-il une rédemption maintenant que la tragédie n'appartient plus aux dieux ? Non, la seule solution à ce *marivaudage tragique* sera de se donner la mort et nous, spectateurs, de tenter d'échapper à ce cauchemar pourtant bien réel de cette *Médée* contemporaine.

V. Poulet

WAR SWEET WAR

Spectacle de Jean Lambert-Wild, Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo.

Interprètes : Olga et Elena Budaeva & Pierre et Charles Pietri

Production déléguée Comédie de Caen-Centre Dramatique National de Normandie

VENUS D'AILLEURS

par **Brigitte Patient**
du lundi au vendredi de 5h38 à 5h43



l'émission du **lundi 12 mars 2012**



Finlande - France avec Juha Marsalo 0 commentaire

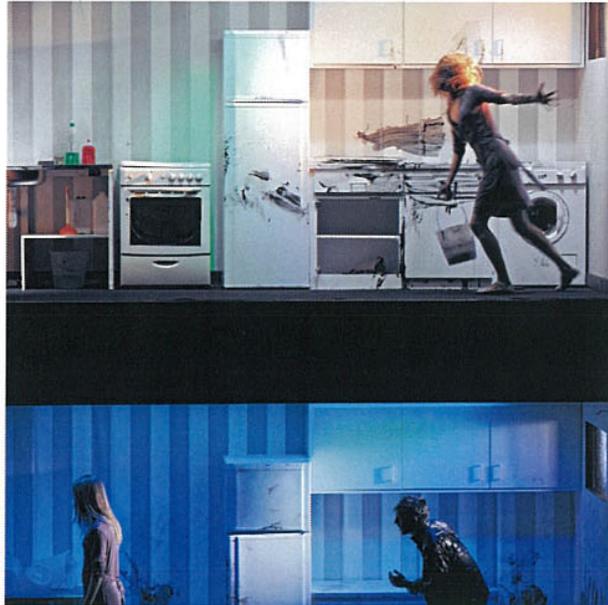
Juha Marsalo est né en 1971 à Hyvinkää en Finlande. A 20 ans, il vient en France pour suivre la formation de danseur du Centre National de Danse Contemporaine d'Angers.

WAR SWEET WAR : un spectacle de Jean Lambert-Wild, Jean-Luc Thérminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo

War Sweet War - Jean Lambert-wild

12 MARS 2012

L'horreur, next door



(Crédit photo: Tristan Jeanne-Vales)

« *Je suis un dépressif joyeux* ». C'est ainsi que Jean Lambert-wild se définit à l'issue de la représentation de *War Sweet War*. Dépressif on comprend, joyeux on cherche encore. Talentueux ça c'est sûr !

Faits divers : un couple tue ses deux enfants dans la douceur ouatée de son pavillon de province avant de se suicider trois jours plus tard, ne laissant pour seule explication une lettre succincte : « *La pression était trop forte* ». D'un entrefilet publié dans un quotidien régional Jean Lambert-wild, directeur de la Comédie de Caen, signe une tragédie oppressante et anxieuse d'une beauté glaciale et nous tend un miroir maculé de sang de notre société contemporaine.

Celui qui se proclame « *capitaine de navire* » de ce théâtre-multi médium qu'il affectionne tant s'est entouré d'une dreamteam artistique pour sa dernière œuvre : Jean-Luc Thérminarias à la musique, Juha Marsalo à la « chorégraphie » et enfin Stéphane Blanquet au décor et à la dramaturgie. Des compères habitués à l'univers de Lambert-wild qui approfondit ici une thématique qui lui est chère : l'état de guerre permanent et insidieux qui ronge nos sociétés contemporaines. Il y a eu certes la Lybie, la Syrie ou l'Afghanistan en 2011 mais la guerre qu'on nous déclare aujourd'hui est bien plus vicieuse que celle dont nous abreuve la petite lucarne. Celle qui s'invite sur nos perrons propres se nomme : économique, sanitaire, sociale, financière, morale, sentimentale, amoureuse... La pression sera bientôt trop forte pour nous aussi nous avertit Jean Lambert-wild.

Sur scène, la lutte est intime et se déroule entre la cuisine et le living room. Par un imposant double-décor, *War Sweet War* nous immisce dans l'intimité morbide d'un couple infanticide. En haut de ce décor, une partie du logement familial où va se jouer le double meurtre. En bas, ce même salon-cuisine, délabré et inondé de sang, où erre le couple meurtrier mort-vivant. Magistralement interprété par des jumeaux et des jumelles (Olga et Elena Budaeva / Pierre et Charles Pietri), *War Sweet War* étonne par son absence de mots (hormis une brève introduction et un décompte en voix-off). L'indicible est mis en mouvement par Juha Marsalo, chorégraphe finlandais, protégé de Carolyn Carlson. L'artiste entame là sa deuxième collaboration avec Lambert-wild après un remarqué *Le recours aux forêts* (2009). S'il déplore la « *quasi-absence de la danse dans la programmation des Centres Dramatiques nationaux* », il biaise cet état de fait dans *War Sweet War* en signant une chorée* plutôt qu'une chorégraphie. Ultra-millimétrée et à la physicalité extrême, cette danse neurologique est exécutée au cordeau par le jeune quatuor, muni d'oreillettes dans un souci de précision et synchronie parfaite du geste. Indéniablement le corps est bien au centre du projet : il est au service de l'histoire. Il est l'histoire. Bluffant !

Théâtre du blog

War Sweet War

Posté dans 5 mars, 2012 dans critique.

War Sweet War spectacle de Jean Lambert-wild, Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo.

C'est un peu dommage cette fureur snobinarde de l'anglais qui en arrive même maintenant à contaminer les titres de spectacles! Et si cela s'était appelé *Guerre douce Guerre*, cela aurait changé quoi ? Ma France, ma douce France, ton français fout le camp... Déjà, dans le métro, sur les affiches publicitaires sont imprimées en grosses lettres des phrases en anglais et mentionnent de façon méprisante, la traduction française, plus bas et en petits caractères, avec la bénédiction du Ministère de la Culture et de l'Académie française. (Que fait Jean Clair, nouvel académicien, ardent défenseur de notre langue?)

Et maintenant, si Jean Lambert-wild s'y met aussi, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, comme dirait Molière,

Bon, voilà... Passé ce mouvement de mauvaise humeur, le spectacle est de ceux qui ne peuvent laisser indifférent. Imaginez sur le grand plateau du théâtre d'Hérouville deux étages avec deux appartements identiques: soit une entrée, une pièce avec juste une table et deux chaises, et une cuisine plutôt années 60 avec cuisinière électrique et réfrigérateur. L'ensemble du bas est couvert de balafres de peinture ou gelée noire, et les murs sont dégoulinants de la même matière. En haut, il y a aussi des ballons de baudruche noire accrochés dans la cuisine et une banderole Home sweet home dans le salon.

Une voix ,trop délicieusement féminine, précise qu'elle va » compter jusqu'à 100 et que vous allez tuer vos enfants »: il y a en effet, au premier étage, un jeune couple, le père et la mère qui s'apprentent à fêter un anniversaire; on entend les rires d'une bande d'enfants derrière la porte entrouverte (mais on ne les verra jamais).

La mère injecte avec une seringue un liquide noir dans le gâteau, et petit à petit, après que le gâteau ait été apporté aux enfants, les rires vont s'estomper très vite et un silence implacable s'installera... Au rez-de-chaussée, un homme seul est agité de convulsions rejoint bientôt par son épouse.

Aucune parole, aucun cri, mais des images héritées du grand Wilson avec cette même lenteur, ici remarquablement chorégraphiée par Juha Marsalo: il y avait au début du fameux *Regard du sourd* cette image qui nous revient en boomerang: une jeune femme noire (Sheryl Shutton enfonçait lentement et à plusieurs reprises, un poignard dans le buste d'un petit garçon...)

Ici, il y a sur scène, deux couples, dans un jeu de miroir terrifiant qui semble fasciner une fois de plus Jean Lambert-wild, puisqu'il s'agit de deux actrices russes jumelles: Olga et Elena Budaeva, et de deux acteurs français, eux aussi jumeaux, Pierre et Charles Pietri. Ils ont des gestes quotidiens qui n'ont en soi aucun intérêt mais qui agissent ici comme une sorte de révélateur d'une violence enfouie au plus profond de notre inconscient: « La guerre, dit le metteur en scène, se construira une nouvelle demeure au milieu de nos meubles. Ce sera un fantôme près de nous dont l'haleine quotidienne distillera une menace anesthésiante ».





Théâtre du blog

C'est une sorte de danse macabre, où le langage des corps, seuls ou en duo, apparaît comme prédominant: à laquelle nous sommes conviés: convulsions, mouvements bizarres, pertes d'équilibre, chutes, glissades involontaires: c'est peu de dire que le corps est ici malmené. » Le corps ne triche pas, comme le dit Chantal Jaquet, il se dérobe à la politesse et n'a cure de sa muflerie au grand dam de celui qui veut tout contrôler jusqu'à sa sexualité(...) Il n'y a donc une vérité du corps sur laquelle nul n'a de prise directe ».

L'homme et la femme du haut descendent en bas par une escalier puis remontent : il y a sans arrêt comme une sorte de permutation: l'on ne sait plus très bien qui est qui, dans ce cauchemar muet, en parfaite osmose avec l'univers sonore, élaboré de main de maître par Jean-Luc Therminarias. Cette perte d'identité devient ainsi le fil conducteur d'une guerre impitoyable où l'on ne voit pourtant aucun mort. Seule métaphore, ce liquide noir d'une étonnante viscosité qui rend les corps informes puis qui coule aussi sur les murs, irréversible et envahissant comme la guerre.

Les images et leur rythme sont parfaitement maîtrisés malgré un léger ralentissement à la fin (mais c'était le soir de la première), et ce qui frappe, c'est la parfaite unité pendant ces 60 minutes entre la dramaturgie de Jean Lambert-wild, la scénographie de Stéphane Blanquet, les lumières de Renaud Lagier, la chorégraphie de Juha Marsalo et la musique de Therminarias.

Comme dans les spectacles de Bob Wilson, il n'y a surtout rien à comprendre, juste à se laisser emmener par la beauté et la force des images proposées., et ça tape sec... (Pas la peine d'y emmener vos enfants!).

Le public était très attentif, mais quelque peu bousculé à la sortie, ce qui est plutôt bon signe, et cette histoire de vivants et de morts, à mi-chemin entre l'installation plastique et un théâtre d'images n'est pas du genre à s'effacer vite fait des mémoires. Si jamais d'aventure, ce spectacle passe près de chez vous, ne le ratez pas...

Philippe du Vignal

Théâtre d'Hérouville/Comédie de Caen jusqu'au 9 mars. Hangar 23 à Rouen, le jeudi 19 avril 2012. Vidéos, photos et présentation sur : http://www.comediedecaen.com/spectacle/war_sweet_war/1112

Une tournée 2012-2013 est en préparation.

« War Sweet War », de Jean Lambert-Wild, Jean-Luc Thérminarias,
Stéphane Blanquet, Juha Marsalo (critique), Théâtre d'Hérouville-Saint-Clair

À l'indicible, nul corps n'est tenu

Par Solenn Denis

Le théâtre comme art « multimédium », telle est, depuis des années, l'exploration de Jean Lambert-Wild. En s'acoquinant au chorégraphe Juha Marsalo, il invente, pour « War Sweet War » un théâtre dansé soutenu par un puissant fil narratif. Toi, tu t'y connais pas vraiment en danse, et souvent tu as été démunie. Le beau du corps qui se meut, oui, mais après ? Ce soir, tu l'as eu ton après. Et tu as pris ta claque. Enfin tu as compris comment le corps pouvait être vecteur de pensée, et pourquoi, parfois, il est nécessaire de se taire. Alléluia !



« War Sweet War » | © Tristan Jeanne-Valès

« Vous êtes dans un théâtre. Dans les murs, la guerre se répand. Dans les corps, la guerre se répand. Vous allez mourir. Vous allez tuer vos enfants. Maintenant, je vais compter de un jusqu'à cent. À cent, la guerre sera votre présent. » Ça commence comme ça. Voix off. Voilà, tu es prévenue.

Le poème de Du Bellay, « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage », c'est fini ça, obsolète. Joachim est, ici, enterré. Aller au monde puis rentrer, comme un héros grec, tout content dans ta maison Ikéa, ce cocon que tu as cru créer, tu peux te gratter. Cela ne se peut plus, la violence du monde s'est répandue partout, elle a déteint. Même dedans. Dedans ta maison. Dedans toi. Partout.

Home sweet home est devenu *War Sweet War*.

« L'homme est un loup pour l'homme »

À l'indicible, Jean Lambert-Wild propose l'absence de mots. Puisqu'ils n'existent pas, n'existeront jamais : se taire. Comprendre ? C'est au-delà de l'entendement humain. On ne peut faire appel à la raison, non, on ne raisonnera pas. Pourquoi et comment peut-on, un jour, tuer ses enfants et se donner la mort ensuite ? On n'en dira rien, les mots sont impossibles. La réponse de Lambert-Wild est celle des corps. Alors, allié à Marsalo, il est allé chercher du côté de l'« open dance ».

Marsalo parle de « chorée » plus que de chorégraphie. Wikipédia t'explique que la chorée est « une manifestation neurologique faisant partie des mouvements anormaux (mouvements d'origine cérébrale qui sont irrépressibles et en dehors de toute volonté) ». Merci Wiki. Voilà. Tu as devant toi ces quatre corps, deux femmes deux hommes, deux paires de jumeaux monozygotes, chacun étant le dédoublement de l'autre, son fantôme. Non, pas son fantôme vraiment, son mort-vivant. Ils ne sont plus là, pas encore dans l'au-delà, ils errent, dans leur folie, flottent, se cognent aux murs, autistes, absents ; la femme se lave les mains désespérément, Lady Macbeth « éprouvannée » de ses actes.

Comme dans la tragédie antique, violence et meurtres se passent hors scène. On entend les rires des enfants. Avant de les empoisonner, les parents les divertissent, affublés de masques de clown monstrueux. De Médée, on passe aux films d'horreur. *D'Il à Carrie*, de *la Nuit des morts-vivants* à *Amityville*, par touches, taches, cela surgit. Les portes s'ouvrent et se ferment toutes seules dans un ballet fou. Scénographie sublime, que Jean Lambert-Wild cosigne avec Stéphane Blanquet, trublion démoniaque aux œuvres plastiques merveilleuses, de cette maison hantée où les murs pleurent.

Théâtre d'épouvante

Épouvantés, les épouvantails dansent. Mouvements épileptiques, saccades, convulsions, crispations, tremblements, ballet sublime de désintégration, performance physique magistrale. Les danseurs se plient et se cabrent, habités par la musique orchestrée en direct par Jean-Luc Therminarias, encore plus en transe que le plus camé des raveurs. Ils se raccrochent aux meubles comme on se raccroche aux branches, derniers vestiges de leur condition d'humain. Faire corps avec l'autre n'est plus possible tant l'abjection de soi est terrible. Alors, épouser les contours des portes, se lover dans le frigo, tenter de remplir les trous béants de l'appartement, béants de leur âme. Sans fin, s'atteler à nettoyer.

Mais rien ne s'effacera plus. Il y a permanence rétinienne *forever*. Tu veux briquer, mais tu étales le noir de ton âme coupable. Bientôt, cela coulera le long des murs même, cela les recouvrira entièrement, et ils seront ces oiseaux englués dans le mazout. Alors, les morts-vivants aident les vivants-morts, ils les déshabillent, les lavent, échangent leurs vêtements sales contre les leurs, tout aussi dégoulinants de cette encre noire, de cette bile. Maintenant, on ne sait plus qui est qui, des vivants et des morts. Cette confusion, la dernière marche vers l'enfer ?

Revient la voix, celle du destin, fatale faux, qui, insidieuse, semble chuchoter que tu n'as jamais été libre et jamais ne le seras. À quatre-vingt-dix-neuf, son décompte s'arrête : « Je dis que la guerre est votre présent. ». Voilà. C'est fini. Tu as compris maintenant ? L'ennemi, c'est toi. Il est dedans. Le bel ennemi du dedans, il faudra faire avec. Il te torturera ce qu'il faut pour que tu te sentes en vie encore, et te rappellera à l'ordre de la mort sans cesse. Pulsions de vie et de mort, Freud les disait siamoises. Ces cinquante-cinq minutes denses macabres dansent dans ta tête. Tu sors, tu respirez, tes poumons s'emplissent d'un souffle de vie. Car c'est à la vie que tu vas. Pas comme ça, naturellement, non, c'est un choix ce soir. Faire la guerre à la guerre. ¶

Solenn Denis

***War Sweet War*, de Jean Lambert-Wild, Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet, Juha Marsalo**

Direction : Jean Lambert-Wild

Avec : Olga Budaeva, Elena Budaeva, Pierre Pietri, Charles Pietri

Chorégraphie : Juha Marsalo

Scénographie : Stéphane Blanquet, Jean Lambert-Wild, assistés de Thierry Varenne

Musique : Jean-Luc Therminarias

Percussions : Jean-François Oliver

Son : Christophe Farion

Lumières : Renaud Lagnier

Interface sonore : Luccio Stiz

Costumes : Annick Serret

Régie générale : Gonzag